

## *Écrire l'histoire d'un changement d'écriture*

En 1928, les Turcs changent d'alphabet. Les lettres arabes qu'ils utilisaient depuis le début du second millénaire sont remplacées par une graphie à base latine. Il faut se figurer l'épaisseur sociale et matérielle du basculement. En cinq mois, la quasi-totalité des dispositifs par lesquels une société se donne à lire publiquement sont mis au rebut. S'engage un immense travail de réapprentissage, ainsi qu'une évolution des techniques corporelles et industrielles associées à une écriture qui se lit désormais de gauche à droite plutôt que de droite à gauche. Annoncée le 10 août par le président de la République, la réforme est aussitôt relayée dans la presse. Sa mise en œuvre commence presque aussitôt dans la fonction publique et dans la rue, puis, dès la rentrée (décalée d'un mois), dans les salles de classe, avant même que de faire l'objet d'une loi, le 1<sup>er</sup> novembre. Le correspondant du *Temps* à Istanbul se fait l'écho de cette « révolution » :

Une telle mesure, on le conçoit, nécessite un effort immense : caractères d'imprimerie, signes télégraphiques, tout le matériel scolaire, grammaires, dictionnaires, cachets, sceaux, enseignes, écriteaux, avis, réclames, inscriptions des tramways, noms des stations, horaires, billets, tout doit être transformé<sup>1</sup>.

À ce gigantesque événement d'écriture<sup>2</sup>, ce livre pose trois questions : pourquoi les Turcs ont-ils changé d'alphabet ? comment une telle opération a-t-elle été menée ? quelles en ont été les conséquences

1. Paul Gentizon, *Mustapha Kemal, ou l'Orient en marche*, Paris, Bossard, 1929, p. 192 sq.

2. Béatrice Fraenkel, « La notion d'événement d'écriture », *Communication & langages*, n° 197, 2018, p. 35-52.

pour la société turque ? Ces questions mobilisent des façons de faire différentes, de l'histoire des savoirs et des idées linguistiques à l'anthropologie de l'écriture en passant par la sociohistoire de l'action publique.

I. LA RÉVOLUTION DE L'ALPHABET : UN LABEL POLITIQUE DANS UN PROCESSUS LINGUISTIQUE

Rien sans doute n'illustre mieux la soudaineté du changement que la juxtaposition de deux unes du *Cumhuriyet* (« La République »), principal quotidien national, celles du 30 novembre et du 1<sup>er</sup> décembre 1928 – date qui marque le basculement légal de la production périodique turcophone à travers tout le pays. Ci-après, à gauche (p. 20), tout ou presque est encore en caractères arabes : il n'y a guère qu'un titre en lettres latines, ainsi que quelques éléments du bandeau (le nom du rédacteur en chef, le titre d'une rubrique sur les tarifs d'abonnement) ; à droite (p. 21), la graphie sémitique a totalement disparu.

Dramatique et théâtral, l'abandon des lettres arabes est voulu tel par ses entrepreneurs, qui d'emblée le désignent sous le nom grandiloquent de « révolution de l'alphabet ». La notion relève d'abord de l'étiquetage politique, prolongeant celle de « révolution turque », autre label popularisé dès l'automne 1925 par Mustafa Kemal pour désigner la façon dont la nouvelle République – qui évolue au même moment vers un régime de parti unique – entend rompre avec « l'ancien régime » ottoman et transformer la société : sans transition.

Le changement d'alphabet participe d'un processus plus large de transformation linguistique. Il préfigure et rend possible, en effet, la « révolution de la langue ». Encore une étiquette. Employée dès 1932<sup>1</sup>, cette dernière désigne d'abord la purge du vocabulaire, c'est-à-dire l'éviction méthodique des mots empruntés par le turc à l'arabe et au persan. L'objectif proclamé en est de « purifier » ou de « nationaliser » la variété écrite (riche en composantes arabo-persanes), mais aussi de la « populariser » en la rapprochant de la variété parlée (davantage turque sur le plan lexical autant que syntaxique) : c'est là une configuration

1. Nusret Kemal, « Dil İnkılâbı – Gençlik – Neşriyat », *Yeni Türk*, vol. 1, n° 2, 2 novembre 1932, reproduit dans Kâzım Yetiş (éd.), *Atatürk ve Türk Dili 3*, t. II., Ankara, TDK, 2005, p. 1218-1222.

sociolinguistique que, dès 1935, le professeur de turc de l'École des langues orientales, Jean Deny, qualifie de « diglossique <sup>1</sup> », notion promise à une belle postérité <sup>2</sup>.

Pour remplacer les vocables arabo-persans répudiés, une Société d'étude de la langue turque est créée en 1932 : on y inventorie des mots turciques <sup>3</sup> issus de divers dialectes anatoliens ou de traditions écrites ; on fabrique des néologismes à partir de racines turkes ou présumées telles ; on publie des dictionnaires de poche ottoman-turc et turc-ottoman « bilingues » ; on purge enfin les terminologies savantes, les vocables d'origine européenne – française particulièrement – étant toutefois épargnés. Lexical, le bouleversement est également grammatical : changer d'alphabet et de vocabulaire rend possible la suppression des structures syntaxiques et morpho-syntaxiques que les lettrés turcophones avaient empruntées depuis des siècles à l'arabe et au persan. En octobre 1928, alors que l'effacement des signes arabes bat son plein, l'un des créateurs du nouvel alphabet, le journaliste Falih Rıfkı [Atay <sup>4</sup>], en appelle ainsi à manifester dans ce domaine « le fanatisme le plus violent » : « C'est par les suffixes turcs et les règles de grammaire turques, plus encore que par les mots turcs-purs, que nous entrerons dans le turc-pur <sup>5</sup>. »

En résumé, plutôt qu'un habit interchangeable – la métaphore n'est pas rare –, l'alphabet est partie intégrante d'un système : en changer, c'est bouleverser la totalité. Le passage d'une graphie à l'autre rend à terme possible une entreprise de (re)dictionnarisation et même de (re)grammatisation de la langue, c'est-à-dire de « mise en dictionnaire » et de « mise en grammaire » de la langue. Si bien que, dans la littérature savante, la notion de révolution de la langue s'est élargie pour désigner un processus qui, bien souvent, englobe la romanisation de 1928, les

1. Jean Deny, « La réforme actuelle de la langue turque », *En terre d'Islam*, 10<sup>e</sup> année, n° 10, 1935, p. 223-247 : 230.

2. Marc Aymes, « La tâche de l'interprète : lectures d'une épître de fête, où l'on voit l'histoire de la langue racontée, de façon pour le moins inhabituelle, aux petits comme aux grands », *EJTS*, 40, 2025.

3. Le turc est une langue turke (ou turcique) ; les Turcs de Turquie font partie des groupes ethniquement ou culturellement turks (ou turciques), répandus à travers l'Eurasie. Sur la généalogie politique et intellectuelle de cette distinction, voir Emmanuel Szurek, « Épistémologie de la turcologie », *EJTS*, n° 24, 2017.

4. Les noms placés entre crochets désignent les patronymes portés par les intéressés à l'état civil après l'adoption de la réforme des noms de famille en 1934.

5. Falih Rıfkı [Atay], « Öz türkçe », *Türk Yurdu*, vol. 2/22, n° 10/204, octobre 1928, reproduit dans Kâzım Yetiş, *Atatürk ve Türk Dili* 3, *op. cit.*, p. 967-969 : 969.

Cumhuriyet, les unes du 30 novembre et du 1<sup>er</sup> décembre 1928





purges lexicale et grammaticale des années 1930 et 1940, et même de nouvelles vagues d'épuration terminologique menées au cours des années 1960 et 1970<sup>1</sup>. De cette révolution au long cours, on s'est beaucoup appliqué à pointer les défaillances scientifiques, notamment étymologiques, en les imputant à des réformateurs qui étaient rarement linguistes. « Catastrophique » ou non<sup>2</sup>, le résultat est une langue *radicalement* – dans tous les sens du terme – différente, à l'écrit, de ce qu'elle était un demi-siècle auparavant : l'objet de ce livre en est l'acte inaugural.

## II. LA MISSION ROMANISATRICE

Parler de politique linguistique ne suffit pas. On peut lui préférer, avec Louis Guespin et Jean-Baptiste Marcellesi, celle de glottopolitique, un terme qui entend resituer le dirigisme linguistique dans un cadre social élargi<sup>3</sup>. L'année 1928 apparaît en effet comme le point de cristallisation d'une reconfiguration en profondeur d'un ordre post-ottoman, social et politique autant que linguistique, sous l'effet d'une multitude de facteurs. Ces facteurs, il revient à l'historien de les distinguer et d'en observer les interactions.

Quelques précisions conceptuelles s'imposent. Plutôt que de latinisation, il sera question de romanisation, notion qui, selon Jean-Michel David, « présente un avantage, celui d'être ambiguë ». Pour cet historien de la République romaine, romaniser, c'était rendre Romain, au sens civique autant que culturel<sup>4</sup>. Appliquée à la Turquie, et singulièrement à Constantinople – la « seconde Rome » –, la notion évoque également tout un imaginaire historique – la prise de la ville par les Francs lors de

1. Voir *inter alia* Tahsin Yücel, *Dil Devrimi ve Sonuçları*, Istanbul, İyi İşler, 1996 [1982] ; Berke Vardar, « Les zones de l'innovation terminologique. Observation sur le modèle turc », *La Linguistique*, vol. 21, n° 1, 1985, p. 297-308 ; Seran Doğançay-Aktuna, « Language Planning in Turkey : Yesterday and Today », *International Journal of the Sociology of Language*, n° 165, 2004, p. 5-32.

2. Geoffrey Lewis, *The Turkish Language Reform : A Catastrophic Success*, Oxford, Oxford University Press, 1999.

3. Louis Guespin et Jean-Baptiste Marcellesi, « Pour la glottopolitique », *Langages*, n° 83, 1986, p. 5-34. Voir, également, Robert Cooper, *Language Planning and Social Change*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 177.

4. Jean-Michel David, *La romanisation de l'Italie*, Paris, Aubier, 1994, p. 7.

la quatrième croisade (1204) – et même métahistorique – la contention médiévale et moderne de l'Islam et de la Chrétienté. La charge symbolique fut d'ailleurs réactivée tant par l'appel au djihad des autorités ottomanes, en novembre 1914, que par le chef de l'armée d'Orient, le Français Louis Franchet d'Espèrey, qui inaugura l'occupation alliée de la capitale ottomane, en février 1919, par une entrée solennelle, « tel un proconsul romain » juché sur son cheval blanc – ainsi le veut le mythe<sup>1</sup> –, réparant l'affront de 1453. Il n'est en rien anodin que, cinq ans après le départ des dernières troupes européennes d'Istanbul – qui avaient hérissé la ville de panneaux en lettres latines –, la Turquie fasse sienne « l'alphabet des infidèles<sup>2</sup> ». Centre intellectuel du pays, foyer de la culture calligraphique et imprimée, l'ancienne capitale impériale sera, en 1928, le principal terrain de la « mobilisation pour l'alphabet », autre appellation martiale que ses hérauts donnent au basculement scriptural.

Le mot « romanisation » offre un autre intérêt : il connote des circulations savantes et missionnaires – jésuites, franciscaines, protestantes – qui trouvent leur origine dans la « première » et surtout la « seconde » modernités. Pour les Européens, le recours à la graphie latine pour transcrire les langues et les noms d'Asie, d'Afrique et jusque dans l'Amérique dite, elle aussi, latine, est une modalité d'appropriation du monde autant qu'un support d'évangélisation<sup>3</sup>. En 1853, Max Müller, l'indianiste et comparatiste d'Oxford, consacre une brochure de cinquante pages à la justification d'un *Missionary Alphabet* destiné aux langues « aryennes, sémitiques et touraniennes » ; il appelle même l'East India Company à romaniser sans tarder les langues du sous-continent :

ce qui pourrait être fait en Inde, peut-être même dès à présent, ce serait de remplacer les divers alphabets indigènes par des lettres romaines. Les personnes en Inde qui savent écrire sont précisément celles qui sont le plus ouvertes à l'influence du gouvernement. Si l'alphabet romain était enseigné dans les écoles de village [...];

1. Edhem Eldem, « De quelle couleur était le cheval blanc de Franchet d'Espèrey ? », dans Véronique Schiltz (dir.), *De Samarcande à Istanbul : étapes orientales*, Paris, CNRS, 2015, p. 285-301, ici p. 295.

2. Frances Trix, « The Stamboul Alphabet of Shemseddin Sami Bey : Precursor to Turkish Script Reform », *IJMES*, vol. 31, n° 2, 1999, p. 255-272.

3. Thị Kiều Ly Phạm, *Histoire de l'écriture romanisée du vietnamien (1615-1919)*, Paris, Les Indes savantes, 2022 ; Capucine Boidin, « Sources en langues générales amérindiennes (Amérique latine) », dans Nathalie Kouamé, Éric P. Meyer et Anne Viguière (dir.), *Encyclopédie des historiographies. Afriques, Amériques, Asies. Sources et genres historiques*, vol. 1, t. 2, Paris, Inalco, 2020, p. 1652-1665 ; Emanuele Raini, « The Romanization of Chinese Toponyms », dans *Regnum Chinae*, Leyde, Brill, 2022, p. 148-164 ; Helma Pasch, « Competing Scripts : The Introduction of the Roman Alphabet in Africa », *International Journal of the Sociology of Language*, n° 191, 2008, p. 65-109.

si tous les documents officiels, quelle que soit la langue, devaient être transcrits en lettres romaines pour avoir valeur légale ; si le gouvernement publiait toutes les lois et proclamations transcrites en caractères romains, et si les missionnaires faisaient de même avec leurs traductions de la Bible et les autres ouvrages publiés dans les différents dialectes de l'Inde, je pense que nous pourrions voir de notre vivant un seul alphabet utilisé depuis les « neiges » jusqu'à Ceylan <sup>1</sup>.

La tradition romanisatrice française offre un visage plus séculier mais non moins missionnaire. Le projet visant à « l'universalisation de l'alphabet romain <sup>2</sup> » est porté par le comte de Volney, héritier des Lumières et de la révolution française (*Simplification des langues orientales*, 1795). Vingt ans après l'expédition d'Égypte, le discours que l'orientaliste tient dans son *Alphabet européen appliqué aux langues asiatiques* (1819) assume une tonalité prophétique non dénuée d'accents coloniaux :

le jour où les hommes d'Europe traduiront facilement leurs idées dans les langues d'Asie, ils acquerront partout en cette contrée, une supériorité décidée sur les indigènes en tout genre d'affaires : ceux-ci, étonnés d'entendre leurs langues parlées plus purement, lues plus couramment, écrites, apprises plus promptement par des étrangers que par eux-mêmes, voudront connaître l'instrument mécanique de ce singulier phénomène : ils finiront par discuter, étudier notre nouvel Alphabet Européen : la génération vieillie le repoussera ; la génération naissante l'adoptera : il se formera un schisme salutaire, et de ce moment commencera pour l'Asie une grande et heureuse révolution morale, seule capable de la régénérer <sup>3</sup>...

L'idée est poursuivie tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle par des savants européens. C'est notamment l'une des principales espérances du premier congrès des orientalistes, qui se tient à la Sorbonne en septembre 1873, où l'on croit déjà pouvoir annoncer en fanfare que le Japon va franchir le pas. Qu'en août 1928, l'ambassadeur de France en Turquie, Charles de Chambrun, ait songé à faire attribuer le prix Volney de l'Académie des inscriptions et belles-lettres à Mustafa Kemal dit quelque chose de la généalogie de cette cosmopolitique eurocentrique <sup>4</sup>. Que l'idée fût en réalité venue d'un journaliste turc atteste, surtout, l'attrait que ce grand récit aura pu exercer auprès d'une fraction de l'élite ottomane, puis turque, dont les représentants les plus

1. Friedrich Max Müller, *Proposals for a Missionary Alphabet ; submitted to the Alphabetical Conferences held at the residence of Chevalier Bunsen in January 1854*, Londres, A. et G. A. Spottiswoode, 1854, p. 49 sq.

2. Antoine Lilti, « “Et la civilisation deviendra générale” : L'Europe de Volney ou l'orientalisme à l'épreuve de la Révolution », *La Révolution française*, 2011 [en ligne].

3. Constantin-François Chassebœuf de la Giraudais, Volney, *L'alphabet européen appliqué aux langues asiatiques, ouvrage élémentaire utile à tout voyageur en Asie*, Paris, Firmin Didot, 1819, p. XVI.

4. Voir le chapitre 2.

en vue se donnaient dès le début du siècle le nom d'« occidentalistes » (*Garbılar*<sup>1</sup>).

Plus que de long discours, l'image ci-après illustre ce désir d'Occident qui inspire la réforme. Sous le titre *Alphabet et lecture cinématiques*, ce qui signifie probablement « illustrés », le pédagogue francophone Midhat Sadullah a réutilisé pour la couverture de cet abécédaire une image d'un album de Bécassine, dans un décor des plus bretons – hortensias, château et toit en ardoise. La coexistence des deux écritures date l'ouvrage de la période que sépare l'annonce officielle de la réforme (août 1928) de la proscription définitive des signes arabes (1<sup>er</sup> janvier 1929).

### III. UNE APPROCHE HISTORIENNE DU PHONOCENTRISME

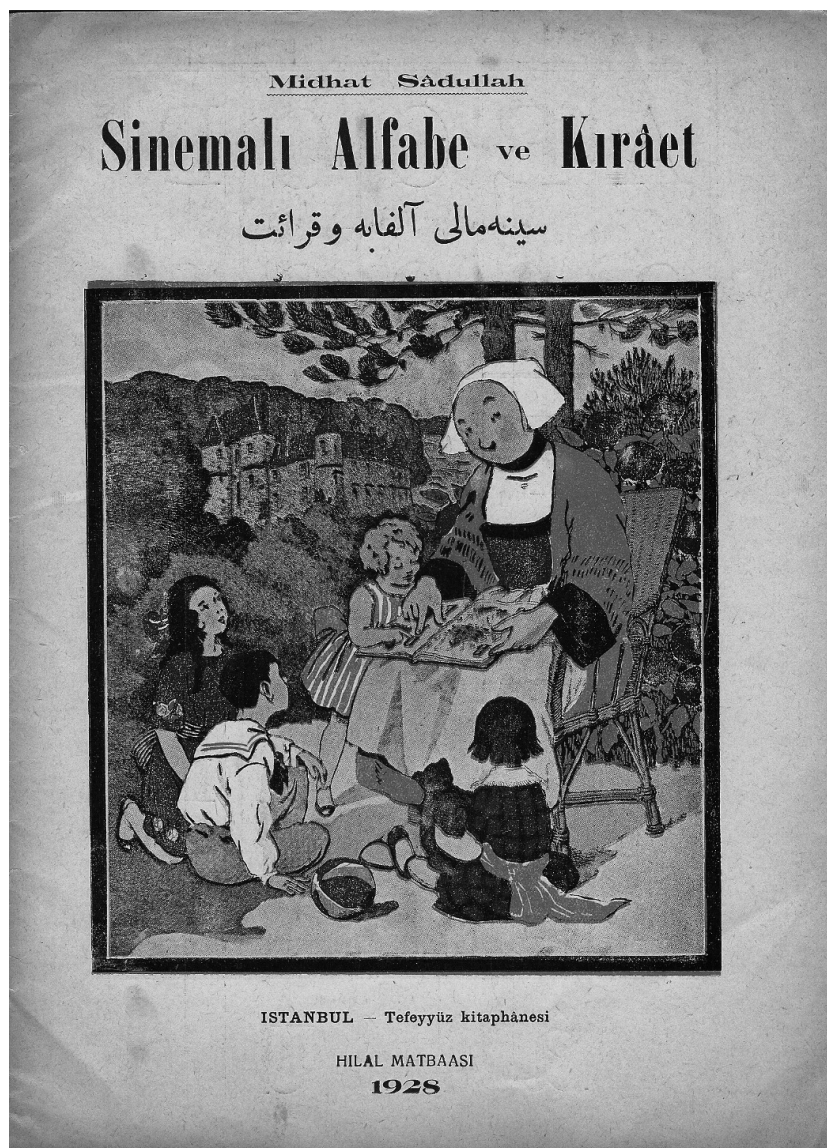
J'emprunte à la spécialiste de littérature comparée Nergis Ertürk la notion de phonocentrisme, que je réinvestis en historien<sup>2</sup>. J'entends par là l'attention que les lettrés européens du XIX<sup>e</sup> siècle, ottomans inclus, portent à la langue parlée dans la codification de la langue écrite. Les historiens du nationalisme ont identifié de longue date une curiosité nouvelle, manifeste dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, vis-à-vis des « traditions populaires », entendues comme autant de gisements culturels dans lesquels divers entrepreneurs politiques viennent puiser le répertoire symbolique des formations nationales en gestation<sup>3</sup>. On peut d'autre part rattacher le phénomène phonocentrique à l'histoire des savoirs, et en voir la cristallisation dans l'autonomisation, pérenne ou éphémère, de nouvelles sciences de l'oralité, comme le folklore, la dialectologie puis, au XX<sup>e</sup> siècle, la sociolinguistique. Ce tropisme se manifeste encore dans le glissement d'un orientalisme de chaire, sédentaire, centré sur l'étude des « grands textes », vers un orientalisme cinétique, voire

1. M. Şükrü Hanioglu, « Garbılar : Their Attitudes toward Religion and Their Impact on the Official Ideology of the Turkish Republic », *Studia Islamica*, n° 86, 1997, p. 133-158.

2. Nergis Ertürk, *Grammatology and Literary Modernity in Turkey*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2011, p. 3-28.

3. Benedict Anderson, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Pierre-Emmanuel Dauzat (trad.), Paris, La Découverte, 2002 (1983) ; Ernest Gellner, *Nations et nationalisme*, Bénédicte Pineau (trad.), Paris, Payot, 1989 (1983) ; Eric Hobsbawm, et Terence Ranger, *L'invention de la tradition*, Christine Vivier (trad.), Paris, Amsterdam, 2012 (1983) ; Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2001 (1999).

Bécassine instruit la jeunesse turque (Midhat Sadullah, *Sinemalı Alfabe ve Kırâet*,  
Istanbul, Hilal Matbaası, 1928)



ethnographique, associant la collecte des parlers à la fréquentation des « locuteurs indigènes », souvent en contexte colonial, mais pas seulement<sup>1</sup>.

S'agissant des mondes turks, ce mouvement s'articule à l'émergence, dans les années 1860, d'un nouveau champ de savoir, la turcologie. Sans jamais se détourner de l'écrit, cette « science du fait turk » accordera une place croissante à la littérature orale comme à la variation dialectale, et nourrira bientôt l'imaginaire du *turquisme*, terme par lequel on désigne l'imaginaire national turc tel qu'il émerge dans les empires ottoman et russe à la même époque. En ce sens, le phonocentrisme est un turcocentrisme. Cela étant dit, dans le climat à la fois ottomaniste et panislamiste qui marque le règne autoritaire du sultan Abdulhamid II (1876-1909), l'idée même de turcité ne peut guère être formulée qu'en termes ethniques, historiques et linguistiques : en un mot, culturels ; il faudra la révolution jeune-turque de 1908 pour qu'elle puisse se traduire dans le vocabulaire de la souveraineté politique<sup>2</sup>.

L'intérêt tendanciel porté par certains réformateurs ottomans, à partir des années 1850, au turc parlé comme point de référence de la construction de la norme linguistique rompt avec une « raison graphique<sup>3</sup> » qu'on pourrait, à l'inverse, appeler *scripturalocentrique*, c'est-à-dire relativement autonomisée de la langue parlée. Le cas ottoman n'est pas unique. Dans la Chine de la fin des Qing (fin XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècle), les observateurs décrivent une unité graphique assurée par les caractères logographiques coexistant avec une fragmentation extrême des parlers, au point que des locuteurs de régions voisines peinent à communiquer autrement que par écrit. Là encore, c'est au XIX<sup>e</sup> siècle, sous l'effet conjoint des savoirs philologiques européens et des entreprises missionnaires, que cette configuration est qualifiée de « problème linguistique », l'absence d'idiome « national » unifié, au sens

1. Michel Tardieu, « Le collectage de la tradition orale du Tūr 'Abdīn par Prym et Socin (1869) », dans Sophie Basch et al. (dir.), *L'orientalisme, les orientalistes et l'Empire ottoman, de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, AIBL, 2011, p. 11-28 ; Cécile Van den Avenne, *De la bouche même des indigènes. Échanges linguistiques en Afrique coloniale*, Paris, Vendémiaire, 2017 ; Marie Bossaert, Caroline Émin et Augustin Jomier, « La dialectologie aux colonies : l'École d'Alger et l'étude des parlers du Maghreb (1880-1910) », dans Marie Bossaert, Augustin Jomier et Emmanuel Szurek (dir.), *L'orientalisme en train de se faire*, Paris, EHESS, 2024, p. 321-350.

2. Hüseyin Sadoğlu, *Türkiye'de Ulusçuluk ve Dil Politikaları*, Istanbul, Bilgi Üniversitesi, 2003, p. 90-106.

3. Jack Goody, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, trad. de l'anglais et présenté par Jean Bazin et Alban Bensa, Paris, Minuit, 1986.

phonique, devenant la marque d'un retard civilisationnel<sup>1</sup>. Dans le cas turco-ottoman, la césure écrit/oral s'explique par des raisons politiques – la forme impériale –, culturelles – le prestige de l'arabe dans un espace à référence islamique –, sociales – les profits de distinction associés à la maîtrise de la variété haute –, et intralinguistiques – l'hétérogénéité phonologique, lexicale et morphosyntaxique du turc vis-à-vis du persan et plus encore de l'arabe. C'est cette architecture linguistique que « la modernité », entendue comme ensemble de normativités littéraires et déploiement à l'échelle globale de nouvelles infrastructures techniques et économiques, vient percuter vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Sur le plan littéraire, le phonocentrisme se traduit par l'admission à la dignité de l'écrit de genres oralisés – romanesque, dramatique –, laquelle a son corollaire sociologique, à travers l'émergence d'une bourgeoisie musulmane turcophone portée par la « modernisation » de l'État ottoman, citadine et capacitaire – des ingénieurs, médecins, militaires, journalistes, la plupart fonctionnaires –, lectrice de journaux, de romans en feuilletons et amatrice de pièces de théâtre. Au registre infrastructural, la romanisation/phonocentrisation du monde procède de la globalisation technologique. L'écriture même est, pour reprendre une formule de Jack Goody, une technologie de l'intellect. Ainsi faut-il comprendre la quête (européenne) d'un alphabet (latin) phonétique international (API) – un son pour un signe, un signe pour un son –, qui s'accélère dans les années 1840 pour aboutir à une première version internationalisée en 1888<sup>2</sup>. Dès les années 1850, la même vigilance phonologique inspire les réformateurs ottomans, soucieux de mieux adapter la graphie arabo-persane à la prononciation du turc. Dans le même temps, ils amorcent un processus de grammatisation de « l'ottoman », ainsi qu'ils nomment leur langue, et de différenciation de ce qui, en son sein, relève du turc, de l'arabe et du persan. D'accès un peu plus ardu que les cinq suivants, le premier chapitre de cet ouvrage analyse ce phénomène : une *révolution métalinguistique* ottomane – un nouveau rapport à la langue – aura précédé et rendu possibles les « révolutions » alphabétique et linguistique de l'ère républicaine.

D'autres infrastructures viennent exercer une pression homologue sur les subjectivités linguistiques ottomanes. Il sera question dans ce

1. Gina Anne Tam, *Dialect and Nationalism in China, 1860-1960*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020, p. 35-71.

2. Claudia Schweitzer, Christelle Dodane et Jan Lazar, « L'histoire des alphabets phonétiques du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'API », dans *Actes des XXXII<sup>e</sup> Journées d'Études sur la Parole (JEP 2018)*, Aix-en-Provence, 4-8 juin 2018 [en ligne].

livre de la presse privée, qui émerge dans les années 1860. De la télégraphie également, dont l'usage se diffuse au même moment : tout comme l'API, le code Morse international est indexé sur l'alphabet latin ; dès lors, ce dernier est potentiellement investi, aux yeux des élites vernaculaires autant qu'occidentales, du charisme d'une modernité câblée et électrique. Si les partisans proclamés de la romanisation se comptent sur les doigts d'une seule main parmi les locuteurs natifs jusqu'en 1908, l'usage de l'instrument télégraphique, de même que la pratique banalisée des langues européennes – le français encore une fois – font d'une partie des élites ottomanes les vecteurs d'une romanisation silencieuse, praxique et d'autant plus « involontaire » qu'elle est jugée politiquement inopportune et islamiquement indésirable. De même, la machine à écrire, dont l'usage se diffuse en Occident depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, constitue un objet d'autant plus désirable parmi les modernistes turcs qu'elle demeure longtemps, au-delà de quelques prototypes, difficilement adaptable aux langues notées en caractères arabes, en raison de la cursivité de cette écriture et des variations de forme que prennent les caractères selon leur position dans le mot <sup>1</sup>.

#### IV. PLAIDOYER POUR L'HISTOIRE LINGUISTIQUE

Avant la Turquie, c'est en Azerbaïdjan que cette tension phonocentrique se cristallise. Dès 1922, les dirigeants de Bakou engagent la romanisation du turk azéri, avant que la mesure ne soit brutalement élargie à la totalité des langues « allogènes » de l'Eurasie soviétique à la fin de la décennie. De part et d'autre du Caucase, sous la plume des communistes azerbaïdjanais et russes comme sous celle des kémalistes turcs <sup>2</sup>, c'est la même réponse à la pression d'outils qui, pour être globalisés, n'en sont pas moins eurocentriques, c'est-à-dire « romanocentriques » ; ce sont aussi les mêmes promesses d'« éradiquer l'ignorance » et de faire

1. Hannah Scott Deuchar, « A Case of Multiple Identities : Uncanny Histories of the Arabic Typewriter », *IJMES*, vol. 55, n° 2, 2023, p. 238-259.

2. Je ferai dans ce livre un usage parcimonieux de l'adjectif *kémaliste*, commode pour désigner le groupe aux commandes de l'État mais non dénué d'accents hagiographiques, le récit officiel turc ramenant volontiers l'histoire de la société turque de l'entre-deux-guerres aux *res gestae* du « grand homme ». Voir Nathalie Clayer, Fabio Giomi et Emmanuel Szurek, « Transnationalizing Kemalism : a Refractive Relationship », dans *Kemalism. Transnational Politics in a Post-Ottoman World*, Londres-New York, I. B. Tauris, 2019, p. 1-37 : 3-5.

entrer les masses – ici le prolétariat, là la nation – dans « la civilisation ». Cette convergence orientaliste et millénariste rappelle le poids des facteurs idéologiques et identitaires dès lors qu'il est question de langues.

Le cas chinois, déjà évoqué, atteste toutefois que la romanisation n'implique pas forcément l'abandon de l'écriture vernaculaire. La codification du pinyin en 1958 institue un système de transcription en caractères latins destiné à accompagner la standardisation et la diffusion pédagogique du chinois : on peut parler ici de romanisation fonctionnelle, l'alphabet latin demeurant un auxiliaire des idéogrammes<sup>1</sup>. Le cas turc relève au contraire d'une romanisation intégrale, qui emporte à terme l'ensemble des usages de l'écrit. Il peut à la fois se lire en termes d'*européanisation radicale* – évitons le terme, aisément normatif, d'occidentalisation – et de *mécanisation de la langue*, par exemple à travers la pratique de la machine à écrire, cette « presse à imprimer en miniature<sup>2</sup> » dont l'usage explose après 1928.

Si elle n'est pas un cas unique, la réforme turque rend ainsi observables, par sa densité même, des causalités à la fois concaténées et hétérogènes, qui travaillent les langues et les sociétés non-européennes : idéologies langagières et politiques, mutations sociolinguistiques, pressions des infrastructures aussi bien que des rapports de force internationaux, géopolitiques et économiques. On ne saurait, à cet égard, sous-estimer l'emprise quotidienne, matérielle autant qu'intellectuelle, qu'exercent jour après jour sur le sens pratique et cognitif des individus des millions d'artefacts exportés d'Europe. Sous l'étendard de l'histoire linguistique<sup>3</sup>, ce livre propose de saisir la romanisation en Turquie comme le point de convergence de plusieurs dynamiques : *linguistiques*, tenant aux propriétés « systémiques » de chaque langue, saisie dans son idiosyncrasie ; *sociolinguistiques*, relatives à la distribution sociale de ses usages ; *métalinguistiques*, renvoyant aux savoirs, aux croyances et aux idéologies qui la prennent pour objet ; *pérlinguistiques*, enfin, terme par

1. Hilary Chappell, « The Romanization Debate », *The Australian Journal of Chinese Affairs*, n° 4, 1980, p. 105-118.

2. Friedrich Kittler, *Gramophone, Film, Typewriter*, trad. Frédérique Vargoz, Dijon, Les Presses du Réel, 2018 (1986), p. 374.

3. On peut ranger sous ce label divers travaux parus depuis vingt ans : Peter Burke, *Languages and Communities in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004 ; Jocelyne Dakhlia, *Lingua franca*, Arles, Actes Sud, 2008 ; Benoît Grévin, *Le parchemin des cieux. Essai sur le Moyen Âge du langage*, Paris, Seuil, 2012 ; Georg Kremnitz (dir.), *Histoire sociale des langues de France*, Rennes, PUR, 2013 ; Cécile Van den Avenne, *De la bouche même des indigènes*, op. cit. ; Olivier Bouquet, *Quand les Ottomans firent le point. Histoire graphique, technique et linguistique de la ponctuation turque ottomane*, Turnhout, Brepols, 2019.

lequel j'entends tout ce qui vient matériellement peser sur les usages et les subjectivités linguistiques, qu'il s'agisse d'instruments de communication ou d'artefacts quotidiens, en tant qu'ils sont façonnés par des rapports de force internationaux.

L'enjeu de l'histoire linguistique est alors d'observer comment ces dynamiques interagissent, voire se renforcent mutuellement. Appliquée au changement d'alphabet, une telle perspective me conduira à nuancer l'image léguée par l'historiographie d'une mesure frappée au coin de la « volonté de fer » de Mustafa Kemal. Il ne s'agira pas de nier le rôle joué par le chef de l'État mais de ressaisir, dans sa résolution même, la poussée de forces plus profondes qui traversent la société et trouvent en lui, dans un moment tellurique, une médiation politique.

#### V. LA RAGE ET LE TOTEM

C'est d'abord par sa brutalité que le cas turc est saillant. L'application de l'alphabet latin décidée par les communistes azerbaïdjanais et russes s'étale sur sept ans (1922-1929). Le gouvernement d'Ankara fait basculer en cinq mois, entre août 1928 et janvier 1929, l'espace public et publié d'une écriture à une autre, sans qu'il y ait d'oscillation, comme c'est le cas du turk azerbaïdjanais qui passe des caractères arabes aux latins très progressivement, au cours des années 1920, avant de basculer dans la graphie cyrillique à partir de 1939, puis de revenir aux lettres latines (mais non les mêmes que dans les années 1920) après la chute du mur de Berlin<sup>1</sup>. Surtout, la réforme turque intervient dans une société post-impériale, aux dépens d'une classe lettrée héritière de vastes corpus écrits, littéraires et judiciaires, siège du califat jusqu'en 1924. Sa portée symbolique s'en trouve démultipliée, avec des résonances stupéfiées ou admiratives dans le monde musulman, et bien au-delà.

Pendant quelques mois, les signes arabes sont méthodiquement effacés comme autant de traces d'un Orient à conjurer. Dans les rues d'Istanbul, des agents font la police des caractères, distribuant amendes et coups de peinture dans les échoppes retardataires. C'est une gigantesque *damnatio memoriae* : sur les bâtiments publics, on décroche ou on

1. Ayça Ergun, « Politics of Romanization in Azerbaijan (1921-1992) », *JRAS*, 3<sup>e</sup> série, 20, n° 1, 2010, p. 33-48.

recouvre l'écriture répudiée. Bien sûr, la romanisation ne s'est pas faite en un jour : la chasse aux « habitudes rétrogrades » est menée pendant des années dans les bureaux et les salles de classe, jusque dans les cimetières, avec une rage qui n'est pas sans évoquer les « politiques d'extermination » des jacobins français lancés à la poursuite du bas-breton et de la superstition<sup>1</sup>. Cette logique de la *tabula rasa* se prolonge dans une politique des noms qui affecte l'ensemble de la signalétique sociale : dans l'entre-deux-guerres, toponymes, anthroponymes et chrononymes sont assujettis à une même logique d'épuration à la fois linguistique et sémiotique<sup>2</sup>.

Cette révolution des signes et des signifiants participe d'une entreprise d'ingénierie sociale de plus grande envergure encore, au cours de la décennie 1925-1935, qu'il s'agisse d'importer de nouveaux codes juridiques (adaptation des codes civil suisse et pénal italien), de changer des pratiques vestimentaires (interdiction du fez), de modifier la mesure du temps (adoption du calendrier grégorien et du comput horaire à la franque, c'est-à-dire du découpage de la journée en vingt-quatre heures) comme celle de l'espace (adoption du système métrique), sans oublier l'officialisation des chiffres « internationaux<sup>3</sup> », deux mois avant le changement d'écriture auquel elle sert de répétition générale. La nouvelle graphie, quand bien même elle se cantonne longtemps aux villes, participe de l'ambition d'une refonte totale de la société. « Celui qui pour le moment vit en Turquie, écrit un journaliste danois en octobre 1928, est témoin d'une réforme de culture si violente qu'il est difficile d'en saisir l'étendue<sup>4</sup> ». Si, de cette démiurgie sociale et politique, il est resté un acte irréversible, c'est bien le changement d'alphabet.

Dès l'été 1928, les romanisateurs imposent leur récit. La « mobilisation » pour la nouvelle écriture est une « guerre d'indépendance culturelle », qui prolonge celle achevée contre les Grecs six ans auparavant, et les lettres arabes autant de « capitulations linguistiques » à éradiquer

1. Michel de Certeau, Dominique Julia et Jacques Revel, *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois : l'enquête de Grégoire*, Paris, Gallimard, 2002 (1975), p. 50.

2. Emmanuel Szurek, « Appeler les Turcs par leur nom. Le nationalisme patronymique dans la Turquie des années 1930 », *RHMC*, 60-2, 2013, p. 18-37.

3. C'est-à-dire les « chiffres occidentaux que nous appelons arabes et qui remplacèrent ceux que les Turcs avaient empruntés, en effet, aux Arabes, mais qu'ils appelaient, à l'imitation des Arabes eux-mêmes, "hindous" (*erkamı hindiye*) ». Jean Deny, *Principes de grammaire turque* (« *Türk de Turquie*), Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien Maisonneuve, 1955, p. 17.

4. Extrait du *Berlingske Tidende*, Copenhague, 23 octobre 1928, cité dans Bilal N. Şimşir, *Türk Yazı Devrimi*, Ankara, TTK, 1992, p. 385.

comme les scories d'un impérialisme culturel venu d'Orient. L'investissement personnel du chef de l'État dans l'élaboration et la promotion de la réforme autorise en retour une mutation narrative du culte de la personnalité : proclamé « Gazi » après sa victoire sur l'armée hellène en septembre 1921, élu président de la République deux ans plus tard, Mustafa Kemal fait déjà l'objet d'un culte photographique abondamment relayé dans la presse<sup>1</sup>. La romanisation fait de lui « l'Instituteur-en-chef » d'une Turquie changée en « immense salle de classe », comme le répètent à satiété les observateurs turcs et étrangers. Diffusée dès l'automne 1928, la célèbre photo qui le campe en maître d'école en train de donner au tableau une leçon d'alphabétisation (voir page suivante) participe de cette logique de scolarisation du monde social, dont la propagation même est l'une des conditions de félicité de l'opération.

Que ce récit politique soit devenu savant n'est pas surprenant. Synecdoque de la révolution tout entière, celle de l'écriture n'a longtemps autorisé d'autre lecture que millénariste, institutionnaliste et statocentrique, la révélation du Savoir descendant du Chef vers le Peuple reconnaissant. Ce motif, on le retrouve à l'état renversé, mais confirmé, sous la plume d'un Jacques Derrida qui, au printemps 1997, découvre Istanbul où il vient donner quelques conférences. Dans un courrier à la philosophe Catherine Malabou, il écrit :

Je ne pense qu'à elle, je veux dire à elle, à la lettre. Ici, à la lettre des Turcs, à la translittération qui leur est arrivée, les frappant en pleine histoire, à leurs lettres perdues, à l'alphabet dont ils ont dû changer brutalement, il y a peu, du jour au lendemain, sur l'ordre d'un extravagant, lucide et cruel émancipateur des « temps modernes », d'un génial militaire, vous savez, K. A., qui a mis ses sujets au pas de la modernité. En route pour le grand voyage ! En avant marche ! Quel traumatisme. [...]

Ici, partout où je prends la parole, surtout dans les bâtiments publics, K. A. le « modernisateur » se dresse, il est représenté en pied, vous le savez, et pourtant je ne suis pas sûr qu'ils l'aiment, les Turcs, et ceux-là même qui organisent son culte. Ne le haïssent-ils pas encore pour cette histoire d'écriture (la pire blessure à mes yeux, en tout cas la figure du mal, qui vaut pour tout ce qu'elle aura scellé<sup>2</sup>) ?

Fussent-elles critiques, les impressions de voyage du maître de la grammatologie endossent la même idée de toute-puissance verticale et

1. Sur la fixation d'un répertoire visuel « kémalien » au cours des années 1920, et son usage gouvernemental à partir de 1925, voir İdil Çetin, *İktidarın Görsel Repertuarı : Lider Kültürünün İnşasında Mustafa Kema Atatürk Fotoğrafları (1912-1950)*, Istanbul, Alfa, 2025, p. 225-365, en particulier p. 288 sq.

2. Catherine Malabou et Jacques Derrida, *La contre-allée*, Paris, La Quinzaine Littéraire, 1999, p. 17-21.

Kayseri, 20 septembre 1928  
Mustafa Kemal donne un cours d'alphabétisation aux fonctionnaires et militaires



fantasmagique que celle relayée par le récit officiel : la démonisation derridienne rejoint alors une critique fréquente de la romanisation, notamment dans les cercles anti-kémalistes, conservateurs ou islamistes.

#### VI. LES STRATES HISTORIOGRAPHIQUES DE LA RÉFORME DE L'ALPHABET

La fonction totémique du changement d'écriture a son corollaire documentaire : une pléthore de matériaux ainsi qu'une vaste littérature secondaire. Sous le titre *Atatürk et la langue turque*, l'Institut turc de la langue (TDK) a publié dans les années 1990 et 2000 une demi-douzaine de forts volumes réunissant des centaines d'articles de presse : Mustafa Kemal en occupe presque invariablement la couverture. J'ai également tiré profit des recueils de sources restituant sous forme translittérée le corpus des querelles alphabétiques qui surgissent dans la presse ottomane à partir des années 1860, ainsi que des divers travaux analysant cette généalogie<sup>1</sup>. Le TDK a surtout republié dans les années 2000 des grammaires, dictionnaires et manuels scolaires du XIX<sup>e</sup> siècle, une littérature métalinguistique dont j'ai beaucoup bénéficié. Enfin j'ai utilisé des mémoires, notamment ceux de Falih Rıfkı Atay, Ahmet Cevat Emre et Yakup Kadri Karaosmanoğlu, tous membres de la commission qui conçut, en 1928, le nouvel alphabet.

Les acteurs des réformes linguistiques en sont aussi les premiers historiens, qu'il s'agisse du professeur de lettres Ağah Sırrı Levend ou du folkloriste Şakir Ülkütaşır<sup>2</sup>. Inaugurées par une minute de silence en l'honneur de Mustafa Kemal, deux conférences ont également été tenues lors des 50<sup>e</sup> et 80<sup>e</sup> anniversaires de la « révolution<sup>3</sup> ». Enfin il n'est à mon

1. Fevziye Abdullah Tansel, « Arab Harflerinin İslâmî ve Değiştirilmesi Hakkında İlk Teşebbüsler ve Neticeleri (1862-1884) », *Belleten*, XVII/66, avril 1953, p. 223-249 ; Nurettin Gülmez, *Tanzimat'tan Cumhuriyet'e Harfler Üzerine Tartışmalar*, İstanbul, AlfaAktüel, 2006 ; Rekin Ertem, *Elifbe'den Alfabe'ye. Türkiye'de Harf ve Yazı Meselesi*, İstanbul, Dergâh, 1991 ; Hüseyin Yorulmaz (éd.), *Tanzimat'tan Cumhuriyet'e Alfabe Tartışmaları*, İstanbul, Kitabevi, 1995 ; Cengiz Dönmez, *Tarihi Gereklileriyle Harf İnkılabı ve Kazanımları*, Ankara, Gazi Kitabevi, 2013, p. 57-183.

2. Ağah Sırrı Levend, *Türk Dilinde Gelişme ve Sadeleşme Safhaları*, Ankara, Türk Tarih Kurumu Basımevi, 1949, p. 366-374 ; M. Şakir Ülkütaşır, *Atatürk ve Harf Devrimi*, Ankara, TDK, 2000 (1973).

3. *Harf Devrimi'nin 50. Yılı Sempozyumu*, Ankara, TTK, 1981 ; Tülay Alim Baran (dir.), *80. Yılında Türk Harf İnkılabı Uluslararası Sempozyumu*, İstanbul, Yeditepe Üniversitesi AliT Enstitüsü, 2009.

sens pas anodin que le premier livre sur le sujet soit le fait du diplomate Bilal Şimşir (1992), l'un des inspireurs, dans les années 1980, de la doctrine négationniste turque<sup>1</sup>. L'occultation du génocide des Arméniens et la célébration du changement d'alphabet constellent une même cosmologie d'État, à laquelle il faut encore ajouter le culte d'Atatürk (le « Turc-Père<sup>2</sup> »). Pour écrire sur chacun de ces totems (ou tabous), Şimşir a d'ailleurs bénéficié d'un accès aux archives du ministère turc des Affaires étrangères qui demeure refusé au reste du monde.

Longtemps, au contraire, la romanisation est restée un détail dans la littérature internationale : trois pages dans le gros manuel de Bernard Lewis<sup>3</sup>, une seule chez Erik-Jan Zürcher<sup>4</sup>. La provocante étude du Britannique Geoffrey Lewis (1999), qui approuve en philologue la romanisation mais juge « catastrophiques » les vagues de purisme qui lui ont succédé, a toutefois changé la donne<sup>5</sup>. Une observation est ici de mise : pour expliquer la réforme, les turcologues européens du XX<sup>e</sup> siècle insistent volontiers, de concert avec les réformateurs eux-mêmes, sur le facteur graphématique – l'inadéquation de la graphie arabe (riche en consonnes) à la phonologie turque (riche en voyelles) – et sur l'urgence pédagogique dans laquelle se trouvait un pays qui comptait à peine 10 % d'alphabétisés en 1927 – non sans reprendre à leur compte, pour les plus anciens, la vision archaïsante d'un Orient médiéval dont il convenait de se séparer<sup>6</sup>. À l'inverse, les historiens du politique et du culturel, sans toujours négliger l'argument « rationnel<sup>7</sup> », mettent plus volontiers en avant, depuis les années 1990, des facteurs d'ordre idéologico-politique – occidentaliser la société, rompre avec l'ancien régime ottoman ou avec le monde islamique<sup>8</sup> –, voire

1. Bilal N. Şimşir, *Türk Yazı Devrimi*, op. cit.

2. On peut y ajouter le grand récit – largement mythologique et étroitement lié à la négation du génocide de 1915 – du « sauvetage » des Juifs de Turquie par les diplomates turcs en Europe pendant la Seconde Guerre mondiale, dont Şimşir est encore une fois un contributeur majeur. Voir Marc D. Baer, *Sultan's Saviors and Tolerant Turks. Writing Ottoman Jewish History, Denying the Armenian Genocide*, Bloomington, Indiana University Press, 2020.

3. Bernard Lewis, *Islam et laïcité. La naissance de la Turquie moderne*, Paris, Fayard, 1988, p. 374 sq, 378 sq.

4. Erik-Jan Zürcher, *Turkey : A Modern History*, 3<sup>e</sup> éd., Londres-New York, I. B. Tauris, 2004, p. 188 sq.

5. Geoffrey Lewis, *The Turkish Language Reform...*, op. cit.

6. Le linguiste et très kémaliste Jean Deny saluait ainsi en 1935 une réforme « providentielle », appelée à « symboliser[r] la rupture avec le Moyen Âge arabe », « La réforme actuelle... », art. cit., p. 238.

7. Erik-Jan Zürcher, *Turkey*, op. cit., p. 188 sq.

8. Loc. cit. ; Benjamin C. Fortna, *Learning to Read in the Late Ottoman Empire and the Early Turkish Republic*, New York, Palgrave Macmillan, 2011, p. 24 ; Bülent Bilmez, « The Turkish Language as a Victim of Turkist Language Politics in Modern Turkey : Language Standardization

épistémique – « l'orientalisme » des élites kémalistes, dans la filiation d'Edward Said<sup>1</sup>. Pourtant, entre ces deux perspectives, l'une positiviste, l'autre postmoderne, il n'y a pas forcément lieu de choisir.

Des enquêtes menées par les collègues turcs depuis vingt ans ont surtout fait sortir l'objet changement d'alphabet du silo national et nationaliste dans lequel il était pris. Depuis la science politique, İlker Aytürk a ainsi étudié la préparation politique et institutionnelle de la réforme en 1926-1928 ; à partir de la (non-)romanisation de l'hébreu – la question se posa dans le Yichouv de Palestine –, et d'autres cas eurasiatiques, turciques ou non, il a proposé une typologie générale des facteurs de romanisation<sup>2</sup>. L'historienne Hale Yılmaz a pour sa part cherché à restituer les expériences vécues du changement d'écriture en Turquie. Fondée sur des archives, des récits publiés et surtout sur une enquête orale menée au début des années 2000 auprès de contemporains de la réforme encore vivants, et issus de différents milieux, citadins et ruraux, son analyse restitue la pluralité des apprentissages du nouvel alphabet et la persistance de l'ancien, particulièrement dans le for privé et dans le monde de ce que l'ethnologue Daniel Fabre appelait les « écritures ordinaires »<sup>3</sup>.

Venu des sciences de l'information et de la documentation, Niyazi Çiçek a finement étudié les modalités médiatiques et administratives de la mise en œuvre de la réforme et minutieusement observé son inscription matérielle dans la production officielle, sous l'angle de la diplomatique<sup>4</sup>. Avec Nurhan Kabakulak, il en a également révélé les effets économiques dévastateurs pour les imprimeurs<sup>5</sup>. Enfin, l'historien de l'art Sinan Niyazioğlu en a étudié la portée éditoriale, la centralisation

as Self-Assimilation », dans Ruth Bartholoma et Jens Peter Laut (dir.), *The Turkish Language Reform and Beyond : A Never-Ending Story ?*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2021, p. 115-139 : 126.

1. Edward W. Said, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 1980 [1978].

2. İlker Aytürk, « The first episode of Language Reform in Republican Turkey : The Language Council from 1926 to 1931 », *JRAS*, vol. 18, n° 3, 2008, p. 275-293 ; *id.*, « Editorial Introduction : Romanisation in Comparative Perspective », *JRAS*, vol. 20, n° 1, 2010, p. 1-10 ; *id.*, « Script Charisma in Hebrew and Turkish : A Comparative Framework for Explaining Success and Failure of Romanization », *Journal of World History*, vol. 21, n° 1, 2010, p. 97-130.

3. Hale Yılmaz, « Learning to read (again) : The Social Experiences of Turkey's 1928 Alphabet Reform », *IJMES*, vol. 43, 2011, p. 677-697 ; Daniel Fabre (dir.), *Écritures ordinaires*, Paris, Bibliothèque publique d'information, Centre Georges-Pompidou/POL, 1993.

4. Niyazi Çiçek, *Harf Devrimi'nin Kamu Yönetimine ve Yazışma Gelenegine Etkileri*, Ankara, Atatürk Araştırma Merkezi, 2017.

5. Niyazi Çiçek et Nurhan Kabakulak, « Harf Devrimi'nin İstanbul Kitapçılarının Ekonomik Etkileri », *Türkiyat Mecmuası*, vol. 27, n° 1, 2017, p. 121-137 : 131.

de l'imprimé par l'État rendue possible par la réforme conduisant à son tour à la diffusion de nouvelles normes non seulement langagières et idéologiques mais aussi typographiques et iconographiques, dans le cadre d'une esthétique moderniste caractéristique des années 1930<sup>1</sup>.

Il y aurait lieu de poursuivre cette réflexion en montrant que le basculement graphique et même dactylographique de 1928 correspond à un processus plus large de *géométrisation du monde* dont on retrouve les formes sociales et esthétiques sur le papier comme dans l'architecture, à travers le style dit géométrique international, qui s'impose au même moment en Turquie sous l'influence, notamment, d'architectes autrichiens, et jusque dans la planification – en quelque sorte romaine, elle aussi – d'un urbanisme résolument rectiligne<sup>2</sup>. À la rupture typographique correspond ainsi la transformation topographique de la nouvelle capitale, dont la trame hippodamienne, élaborée au cours des années 1920 avec le concours de spécialistes allemands, « traduit le souci de rationaliser la voirie, par la suppression du fouillis de ruelles, l'élargissement des axes conservés et l'ouverture de voies au tracé géométrique<sup>3</sup> ».

#### VII. OBSERVER DEPUIS PARIS LA ROMANISATION EN TURQUIE

Ce livre se veut la première monographie qui place le changement d'alphabet dans ses multiples champs de force, et fasse de cette multiplicité même un levier de problématisation. Il s'adresse à l'histoire des savoirs et des idées linguistiques, dans une perspective transnationale, intégrant l'Europe orientaliste autant que la philologie vernaculaire. Il saisit la romanisation comme objet politique, à la fois point de cristallisation d'affiliations identitaires forgées dans la longue durée et cible de l'action publique. Enfin, il relève d'une histoire sociale du linguistique – comment les structures hiérarchiques pèsent sur une trajectoire linguistique – autant que linguistique du social – comment les formes

1. Sinan Niyazioğlu, *Alfabe ve Matbuat : Türkiye'de Alfabe Devrimi ve Matbuat Rejimi 1928-1939/Alphabet and Press : Alphabet Reform and Press Regime in Turkey 1928-1939*, Istanbul, Koç Üniversitesi, 2021,

2. Je m'inspire ici de la distinction posée par Ernst Cassirer entre espace mythique et espace géométrique, telle que la reprend Brinkley Messick dans *The Calligraphic State : Textual Domination and History in a Muslim Society*, Berkeley, University of California Press, 1993, p. 237.

3. Jean-François Pérouse, *D'Angora à Ankara (1919-1950) : la naissance d'une capitale*, Institut français d'études anatoliennes, 2022, chapitre 2, § 82 [en ligne].

langagières façonnent et réagencent l'ordre du monde<sup>1</sup>. Reste la question de la réception, voire de la résistance, qui soulève, inévitablement, celle des sources, elles-mêmes fortement modelées, et même filtrées, par la réforme. Plutôt que de prétendre aller « à contre-courant » (*against the grain*) d'un récit toujours vertical, s'agissant d'une réforme effectivement imposée par haut, il s'agira de multiplier les points d'observation en faisant feu de tout bois, en particulier archival.

Cet ouvrage s'inscrit dans une série de monographies rendues possibles par l'ouverture, à Ankara, dans les années 2000, des archives de la République, notamment celles du cabinet du Premier ministre et celles du Parti républicain du peuple. Une historiographie nouvelle de la Turquie de l'entre-deux-guerres s'est ainsi développée depuis une décennie, qui relève essentiellement de l'histoire sociale du politique<sup>2</sup>. Si ces fonds ouverts à la consultation ont livré des éclairages précieux, ils demeurent toutefois très lacunaires : souvent cotés à la pièce ou au dossier – une curiosité archivistique –, ils traduisent une relation très contrôlée au public ; quant aux papiers du ministère de l'Éducation, ils semblent avoir disparu dans un incendie de 1947, ceux du ministère de l'Intérieur demeurant, sauf passe-droits, inaccessibles.

En conséquence, autant qu'une exploitation intensive de la presse turque – j'ai particulièrement dépouillé le quotidien stambouliote *Cumhuriyet* –, le recours à des archives consulaires étrangères s'imposait. Trois massifs ont été visités : les archives diplomatiques de Nantes, éclairantes sur le pouvoir de séduction exercé par la révolution turque sur les observateurs français ; les très littéraires papiers consulaires étatsuniens (Washington), marqués au contraire par une tonalité critique, d'autant plus précieuse qu'ils rompent avec l'unanimité des matériaux ayant survécu jusqu'à nous ; enfin les fonds londoniens, décevants sur le sujet pour autant du moins que j'aie pu en juger. Il convient de mentionner

1. On aura reconnu une dialectique formulée par Roger Chartier (et Eric Hobsbawm) entre histoire sociale de la culture et histoire culturelle du social : Roger Chartier, « La structure, la culture et le bluejeans », *RHMC*, 2006, vol. 5, p. 88-92 ; id., *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998.

2. Voir *inter alia*, Umut Azak, *Islam and Secularism in Turkey : Kemalism, Religion and the Nation State*, Londres, I. B. Tauris, 2010 ; Hale Yilmaz, *Becoming Turkish : Nationalist Reforms and Cultural Negotiations in Early Republican Turkey, 1923-1945*, Syracuse, Syracuse University Press, 2013 ; Alexandros Lamprou, *Nation-Building in Modern Turkey : The "People's Houses", the State and the Citizen*, Londres, I. B. Tauris, 2015 ; Sevgi Adak, *Anti-Veiling Campaigns in Turkey : State, Society and Gender in the Early Republic*, Londres, I. B. Tauris, 2022. Je me permets de renvoyer enfin à Marc Aymes et Emmanuel Szurek (dir.), « Les Fêtes de la langue. Prédication républicaine et rituel autoritaire dans la Turquie des années 1930 », *EJTS*, n° 40, 2025.

enfin un gisement de papiers privés conservés à l'EHESS, ceux de Jean Deny, inamovible professeur de turc à l'École des langues orientales (1908-1949) et figure fondatrice de la turcologie française, qui fut un observateur attentif et, dans une certaine mesure, un acteur de la transformation de la langue dont il avait charge d'enseignement à Paris.

Quelques mots, avant d'en exposer la structure, sur la position à partir de laquelle ce livre a été écrit. J'ai découvert le sujet il y a plus de vingt ans en historien français ayant appris le turc à l'âge adulte à l'Inalco. J'ai fait du turc ottoman à Paris et à Istanbul davantage que je ne l'ai appris : juste assez pour suivre ce qu'ont déchiffré pour moi de vrais ottomanistes. Ces dispositions et (in)compétences ont eu des effets sur ma perception du « problème » : elles me prédisposaient à partager l'enthousiasme que tant d'observateurs européens de la Turquie ont nourri à l'égard de la romanisation, et plus généralement du réformisme kémaliste. Nonobstant la flatterie que représentait pour eux l'occidentalisme professé par le régime, ils avaient des raisons préréflexives, on pourrait même dire cognitives, d'aduler une réforme qui venait si miraculeusement rapprocher le turc de leur propre ordre corporel et intellectuel de lisibilité. J'ai tenté dans cet ouvrage d'objectiver cette adoration, et même de l'historiciser.

Le livre est organisé à partir des interrogations formulées en ouverture. Pourquoi le changement d'alphabet ? Comment ? Et avec quelles conséquences ? Le chapitre 1 ne traite pas de la question graphique mais il en campe le décor, c'est-à-dire qu'il pose les cadres géohistoriques, politiques, sociaux, culturels et surtout intra- et interlinguistiques dans lesquels vient à se poser, aux yeux des Ottomans, à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, un *problème de la langue*. Le chapitre 2 adopte le même cadre chronologique – des années 1850 aux années 1920 – mais analyse la façon dont se cristallise, pour les observateurs ottomans mais aussi européens, une question alphabétique turco-ottomane : il montre que la romanisation a été préparée et même amorcée par de multiples « forces profondes » dont il y a lieu d'observer l'enchevêtrement.

Les trois chapitres suivants traitent de la mise en application de la réforme. Le chapitre 3 étudie la phase préparatoire (1926-1928), dont il restitue les débats intellectuels et scientifiques transnationaux, les rapports de force politiques et les dispositifs institutionnels, alors même que l'hostilité aux caractères latins demeure la norme très majoritaire au sein de la classe intellectuelle turque. Le chapitre 4 marque l'entrée en « révolution » proprement dite : de l'été à l'automne 1928, avant même que d'être inscrite dans la loi, la romanisation s'engage dans

l'espace public et publié, dans un contexte lourdement coercitif qui n'exclut cependant pas diverses formes d'appropriation ou d'opportunisme professionnel. Le chapitre 5 se situe quant à lui en aval de l'entrée en vigueur de la loi, le 1<sup>er</sup> décembre 1928 : il analyse les formes de contrainte légale et réglementaire sur lesquelles repose l'universalisation de la réforme, en même temps qu'il propose une étude approfondie des écoles de la Nation, un système national de cours d'alphabétisation populaire et obligatoire qui, sur le papier, cible la totalité de la population âgée de 16 à 45 ans.

Le sixième chapitre interroge les survivances des signes arabes jusqu'aux années 1950. Il montre que la graphie sémitique subsiste pendant plusieurs années dans les administrations et l'enseignement, mais aussi dans des espaces jugés plus menaçants par le pouvoir, tels que le secteur de l'imprimerie privée ou encore la pratique collective et éducative de l'islam. Il s'attache aussi à la délicate question de la qualification de l'usage de l'ancien alphabet comme résistance, et interroge la possibilité même pour l'historien de s'en saisir à partir d'archives étatiques soumises à une surveillance alphabétique tatillonne et dans un contexte politique, celui du parti unique, où toute contestation publique – ou du moins publiée – de la réforme demeure impossible. Ce qui n'exclut en rien la survie de l'écriture répudiée dans l'espace privé, où elle se maintient tout au long du XX<sup>e</sup> siècle tout en devenant de plus en plus étrangère à la société majoritaire, à mesure qu'avancent en âge les nouvelles générations.